

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 23

Artikel: Le vacher de Solalex
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196290>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lausanne le 5 juin 1897.

Depuis quelques années, deux instruments à cordes, trop longtemps négligés, la mandoline et la guitare, ont été remis à la mode un peu partout. A Lausanne, par exemple, plusieurs sociétés, dont la plupart des membres jouent de ces deux instruments, nous donnent de charmants concerts toujours fort goûtés de notre public. Il suffit de citer la *Marguerite*, si habilement dirigée par M. H. Gerber; la *Sévilane* et la *Castillane*. Cette dernière a obtenu, on le sait, un brillant succès à la *Fête des Narcisses*, pour laquelle elle a prêté son aimable concours.

Cela dit, nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt la spirituelle chronique qui va suivre, et que nous empruntons au journal *La France* :

Guitare!

C'était dans une soirée de famille, soirée par invitations ornées de cette parenthèse menaçante : *On fera de la musique*.

Tandis que je dépouille mon pardessus au vestiaire, des sons étranges arrivent jusqu'à moi :

— Dzing!... dimn... dimn...psom!

— Hein!... ces accords! Est-ce que je rêve?

— Tim! tounn! tac!

— Je ne rêve pas, c'est la guitare!

Je pénètre dans le salon... Une jeune demoiselle grattait, sur cet instrument préhistorique, la délicieuse mélodie de Gounod : *Quand tu dors, sur ta bouche*...

La guitare, en 1897, par ce temps de réalisme, d'égalitarisme, d'utilitarisme, de tous les ismes, enfin!... La guitare oubliée, moquée, dédaignée, démodée, disqualifiée, vient de repaître. Elle triomphe sans éclat, sans réclame, avec la sincérité d'une petite reine qui rappelle tout un peuple atteint de la nostalgie des cordes pincées.

Les peuples ont les instruments qu'ils méritent. Si cette rentrée de la guitare marquait un retour à nos belles traditions disparues de politesse et d'élégance, on n'y saurait trop applaudir. Alors qu'elles étaient en honneur — il y a de cela plus de cinquante ans — le piano n'était pas encore à l'état d'épidémie. L'éducation des jeunes filles ne comportait que deux instruments, la guitare et la harpe. Oh, la harpe, quelle différence avec le piano! Si jolie que soit la pianoteuse, eût-elle des bras de déesse et des mains de reine, tout ce charme échappe; il n'y a de visible, pour la majeure partie des auditeurs, que sa nuque, sa taille et son dos. La harpe, instrument royal, primitif, ancien comme le monde, exigeait, au contraire, d'être touchée debout et faisait valoir la prestance et la beauté féminines en mettant en relief le bras nu et la main frémissante. Que de mariages, que d'amours, que de romans ébauchés dans ces réunions où quelque jeune fille, timide et rose, égrenait sur la harpe une mélodie de Della Maria ou bien une romance de Garat!

Mais il fallait avoir la harpe, et une harpe, c'est cher. Tandis que la guitare, c'est comme

qui dirait le waterproof des instruments de musique. Il ne faudrait pas avoir vingt-cinq francs dans sa poche pour se refuser ce luxe-là.

Tant il y a qu'elle est rentrée « dans le mouvement », la vieille guitare. Quel pouvoir mystérieux a tiré des limbes ce violon sans archet, dont les cordes commentent avec un charme si doux les adjurations de l'amant, les plaintes du marin en mer, les rêves de la jeune fille et les sérénades des Almavivas sous les balcons!

Peut-être cette réaction inconsciente qui, peu à peu, de l'orgie réaliste, nous ramène au diapason littéraire d'*Il pleut bergère* et du *Robinson Suisse*.

Vive donc la guitare! Née aux chauds rivages d'Orient, d'où la rapportèrent les Croisés, elle était devenue presque un instrument national. Au moyen-âge, tout le monde en pinçait, l'artisan comme le gentilhomme, la jeune châtelaine comme la fille à cornette. Et les poètes de la Renaissance font foi du rôle qu'elle jouait dans les choses d'amour : « Je n'irai plus, dit Ronsard, sonner de la guitare à son huis, ni pour elle, la nuit, dormir à terre! »

Sous Louis XIV, la mode devient fureur. La guitare prend les proportions du *cri-cri*. La cour et la ville, sans se lasser, en chatouillent les cordes. On lit dans les *mémoires* d'Hamilton : « Toute la galanterie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'était! »

Beaumarchais, plus tard, avant de songer à faire jouer de la guitare par Almaviva sous le balcon de Rosine, en jouait lui-même en virtuose. Quand les filles de Louis XV — Loque, Chiffa et Graille, comme disaient les pamphlets du temps — furent piquées, elles aussi, de la tarentule guitaresque, ce fut Beaumarchais qu'on leur donna pour professeur. Et cette circonstance fit plus peut-être pour la représentation du *Mariage de Figaro* que toutes les fusées de sa verve.

La guitare s'éclipse à la Révolution. Sauve qui peut! L'accalmie se fait; et soudain les accents des cordes pincées, par les doigts alertes de Garat et des jolies créatures à robe de gaze et aux pieds nus, cerclés d'anneaux d'or, retentissent, plaintifs comme le souvenir et sonores comme l'espérance qui revient d'exil. La guitare, c'est la revanche de la Terreur.

L'Empire lui conserve sa vogue. Mais où elle atteint le *summum* de sa popularité, c'est à la Restauration. Des compositeurs spéciaux surgissent. Où êtes-vous, partitions oubliées? En ce moment, partout on vous cherche. On vous retrouvera. Avec Louis-Philippe, nouveau regain : le romantisme donne à la romance un essor d'hirondelle. Les poètes les plus renommés versifient expressément pour la guitare, dont *Fleuve du Tage* a été jusque-là la *Marseillaise*. Le grave Casimir Delavigne ne dédaigne pas de sacrifier au goût du jour : elle est de lui la romance :

La brigantine
Qui va tourner
Roule et s'entraine
Pour m'entraîner...

O Vierge Marie,
Pour moi priez Dieu!
Adieu, patrie,
Ma mère, adieu!

Voici de l'Alexandre Dumas pour guitare :

Chagrin amer,

Ah! sans amour, s'en aller sur la mer!

Voici du Frédéric Soulié, pour guitare toujours :

La mer mugit, le ciel est noir.

Piétro, pourquoi partir ce soir?

Lui dit sa mère;

L'an passé, j'eus beau l'avertir,

Ton frère aussi voulait partir,

Ton pauvre frère!

Et la Folle de Grisar : *Tra la la, quel est donc cet air?... Et Monpoce, avec tout son répertoire : Pigiello, l'Andalouse au sein bruni, Gastibelza, le Lever :*

Assez dormir, ma belle,

Ta cavale isabelle

Hennit sous ton balcon!

Est-ce loin, tout cela! Et, après tant d'années, où trouvera-t-on des professeurs, des maîtresses de guitare! Ils sont morts les Paganini de la corde pincée, les Huerta, les Sor, les Aguado, les Carcani!

Eh bien! soyez sans inquiétude! la tradition s'est perpétuée à la sourdine! il y a toujours des guitaristes... et peut-être même dans six mois il y en aura trop! PARISIS.

Le vacher de Solalex.

On sait que M. Louis Ruchonnet possédait aux Torneresses, à quelques minutes du hameau des Plans, un joli chalet où il venait, chaque été, se reposer de ses fatigues et jouir de toutes les beautés naturelles, de tout l'attrait qu'offre au touriste et au promeneur cette superbe région des Alpes de Bex.

Les Torneresses étaient pour M. Ruchonnet le point de départ de nombreuses excursions dans les environs. C'est pendant une de celles-ci que, surpris par une pluie torrentielle, il se réfugia, entièrement trempé, au chalet de Solalex. Les vachers de cet alpage, qui connaissaient, pour l'avoir vu plusieurs fois, le sympathique magistrat, s'empressèrent autour de lui et alimentèrent le foyer de la cheminée, en y jetant quelques grosses bûches de sapin.

Le vacher qui avait la plus haute taille, lui offrit, timidement, son plus beau costume, celui qu'il mettait pour aller danser à la fête de la mi-été, à Anzeindaz.

— Merci, mon ami; j'accepte avec plaisir, fait le Conseiller.

Et, passant dans la petite chambrette du chalet, il endossa gaiement le costume qui lui était offert. Ainsi travesti en vacher, il causa familièrement avec tous, pendant que ses vêtements se séchaient auprès du feu.

Tout à coup, trois jeunes et jolies demoiselles poussent vivement la porte du chalet et sollicitent un abri, car la pluie, après avoir

un moment cessé, recommençait à tomber drue et chassée par le vent.

M. Ruchonnet se retire à l'écart pour faire place à ces dames, qui se secouent près du feu comme des poules mouillées. Et, tout en faisant sécher le bas de leurs jupes, elles s'entre-tiennent en anglais de choses particulières.

Usant d'une délicate discrétion, M. Ruchonnet croit devoir les prévenir, par quelques aimables paroles, qu'il comprend et parle la langue anglaise.

Ces braves filles d'Albion n'en croient pas leurs oreilles :

— Comment! s'écrient-elles, un vacher qui parle anglais? Mais c'est superbe!

— Mesdames, ajoutez leur interlocuteur, le fait n'est point rare dans nos Alpes; presque tous les vachers parlent l'anglais!

Depuis quelques instants, un grand baquet de crème attire les regards de ces demoiselles; elles grillent d'en tâter, mais elles se demandent entre elles, en allemand, si les ustensiles dans lesquels elle leur sera servie sont bien propres.

Alors, M. Ruchonnet leur dit, en langage d'outre-Rhin, qu'elles pouvaient se rassurer à cet endroit et se régaler de crème sans la moindre hésitation, tout, dans le chalet, étant tenu avec ordre et propreté.

Nouvel étonnement de ces dames en entendant le vacher s'exprimer en allemand et parler de tout d'une manière agréable et intéressante.

De retour à Gryon, où elles étaient en séjour, elles n'eurent rien de plus pressé que de raconter à leur entourage l'histoire du vacher de Solalex, dont elles ne revenaient pas.

Dix jours après, nos trois demoiselles, accompagnées de leur maman, prenant le train pour Lausanne à la gare de Bex, s'installaient dans un wagon de première, où se trouvait, tout seul, un monsieur lisant la *Revue*: c'était M. Ruchonnet, qui rentrait à Berne pour la session des Chambres fédérales.

A peine étaient-elles assises, qu'elles se regardèrent d'un air ébahi et interrogateur. Puis de petites poussées de coudes et des chuchotements.

Chose extraordinaire, le monsieur qui lisait la *Revue* leur paraissait ressembler d'une manière frappante au vacher de Solalex. Mais évidemment, se disaient-elles, ce n'est pas lui, cela ne se peut pas.

M. Ruchonnet, qui les avait immédiatement reconnues et souriait derrière son journal, s'approcha d'elles et, s'inclinant, leur dit :

— Mais je ne crois pas me tromper, c'est bien ces dames que j'ai eu l'honneur de rencontrer, il y a quelques jours, à Solalex?...

— C'est ce que nous nous demandions, répondirent-elles un peu troublées; mais comment se fait-il... nous ne nous expliquons pas...

M. Ruchonnet s'empressa de les tirer d'embarras en se faisant connaître et en leur expliquant le mystère d'une façon on ne peut plus spirituelle et amusante.

Et ces dames, enchantées d'avoir fait la connaissance de l'aimable magistrat, le quittèrent à la gare de Lausanne en lui serrant la main avec effusion et en lui exprimant gracieusement l'espoir de le rencontrer quelquefois dans leurs courses alpestres.

Nous ne savons si elles eurent l'occasion de le revoir, mais ce dont nous sommes bien persuadés, c'est qu'elles n'oublieront jamais le vacher de Solalex.

Le protecteur.

Lorsque le commandant en retraite Launay mourut, sa fille, Blanche, se trouva seule et à peu près sans ressources, le commandant ayant perdu dans

des placements malheureux la dot de sa femme. Bien élevée, instruite, mais sans fortune, la jeune fille avait dû renoncer au mariage: les filles bien élevées, sans dot, ne trouvent pas d'époux. En revenant du cimetière, l'orpheline envisagea froidement sa situation; il ne lui restait que quelques billets de mille francs et leur modeste mobilier. Elle mit en vente les meubles, ne garda que le strict nécessaire et, comme elle était courageuse, elle résolut de se créer une position par son travail.

Elle avait une instruction solide, possédait le brevet supérieur, de plus, elle était d'une certaine force sur le piano; elle décida qu'elle donnerait des leçons de musique. Elle quitta aussitôt la petite ville qu'elle habitait, où son amour-propre aurait eu trop à souffrir, pour se rendre à Paris, ce refuge de tous les infortunés. Elle se présenta chez quelques amis de son père, sollicitant leur appui, les priant de la recommander auprès de leurs connaissances afin qu'on lui confiât des élèves. Elle s'installa dans un appartement modeste et elle attendit. Les élèves ne vinrent pas. Elle ignorait, la pauvre fille, que Paris est rempli de professeurs sans élèves, que c'est la ville où il est le plus difficile à une inconnue de se créer une clientèle. Elle était trop fière pour importuner les amis de sa famille. Elle chercha autre chose et s'offrit comme institutrice; elle courut tout Paris sans rien trouver: toutes les places étaient prises et, lorsqu'un emploi était vacant, il y avait mille concurrentes. La jeune fille sentit le découragement la gagner; ses petites ressources diminuaient chaque jour: qu'allait-elle devenir?

Elle résolut de se livrer à des travaux manuels; elle ne brodait pas mal; elle demanda de l'ouvrage dans les magasins; on lui en offrit à des prix ridicules: elle accepta. Levée dès le jour, elle travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit; il lui fallait perdre un temps précieux pour rendre l'ouvrage; avant de lui en confier d'autre, on la faisait attendre huit jours, quinze jours.

Elle tomba malade.

Décidément, je suis trop fière se dit-elle, je chercherai une place; au moins j'aurai l'existence assurée: demoiselle de compagnie, commise dans un magasin, domestique au besoin; je veux gagner ma vie.

Elle se rendit dans un bureau de placement.

C'est en rougissant qu'elle en franchit le seuil.

Elle songeait à son père si fier de sa Blanche adorée, et ses yeux se remplirent de grosses larmes. Elle les essuya furtivement; surmontant toute fausse honte, elle se présenta. Il y avait nombreuse compagnie; quand son tour vint, elle se fit inscrire; elle dut déposer une petite somme, s'engager à verser tant pour cent sur les gages à venir.

Elle accepta toutes les conditions.

— Je ne place que des femmes de chambre, lui dit la directrice du bureau.

— Eh bien, je serai femme de chambre!

En quittant le bureau, elle remarqua qu'un vieillard à l'air vénérable, portant la rosette d'officier de la légion d'honneur, la suivait.

Elle hâta le pas; le vieillard accéléra sa marche.

Un embarras de voitures la força à s'arrêter.

— Mademoiselle, lui dit le vieillard, excusez-moi si je prends la liberté de vous adresser la parole.

Elle le regarda avec hauteur.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas, dit-elle.

— Je suis ancien officier, dit le vieillard d'une voix douce; ne croyez pas que je sois poussé par un sentiment de banale curiosité; je vous ai vue sortir d'un bureau de placement; peut-être pourrai-je vous être utile: à mon âge, on aime à venir en aide aux jeunes.

La méfiance de la jeune fille était tombée; puis, que risquait-elle?

— En effet, monsieur, dit-elle, je cherche une place.

— J'ai de nombreuses relations que je serai très heureux de mettre à votre service. Vous m'intéressez. J'ai vu tout de suite, à votre mise simple, à la distinction de vos manières, que vous appartenez à une bonne famille.

— Mon père était officier supérieur en retraite et, comme vous, officier de la légion d'honneur.

— Vous voyez que je ne me suis pas trompé, dit le vieillard en souriant.

— Hélas! dit la jeune fille tout à fait confiante, mon père est mort me laissant presque sans ressources; je suis venue à Paris; j'ai cherché en vain à donner des leçons de piano, j'ai demandé de

l'ouvrage; rien ne m'a réussi; mes petites économies seront bientôt épuisées: j'ai du courage, je veux travailler. Je serai éternellement reconnaissante à celui qui m'en donnera le moyen.

— Très bien, mon enfant; je m'occuperai de vous.

— Je ne suis pas exigeante; j'accepterai n'importe quoi: une place de demoiselle de compagnie, de femme de chambre, si l'on veut, pourvu que je gagne ma vie.

— Femme de chambre! Je vous trouverai mieux que cela. Outre l'intérêt que je vous porte, vous ressemblez à une fille que j'ai perdue qui aurait aujourd'hui votre âge.

— Pauvre père! murmura la jeune fille.

— C'est ce qui m'a enhardi à vous parler, malgré toute l'incorrection du procédé. Mais, j'y songe, je sais une place qui vous conviendrait sous tous les rapports.

Depuis que je suis veuf, je prends mes repas dans un grand restaurant des boulevards; la caissière se marie et part; je me fais fort de vous obtenir l'emploi si, toutefois, il vous convient. Cent francs par mois, logée et nourrie. Les patrons sont de très braves gens.

Qu'en pensez-vous?

— Cent francs par mois, logée et nourrie! s'écria la jeune fille, c'est l'aisance; j'accepte avec bonheur!

— Il faut se hâter, ces places sont très demandées; seulement, en raison des fonds qui sont à la disposition de la titulaire, le patron exige des garanties, un cautionnement.

— De combien? demanda la jeune fille, anxieuse.

— De douze cents francs, je crois.

Elle baissa la tête.

— Je n'ai pas cette somme, dit-elle.

— Je suis là, répondit le vieillard; vous me permettez de vous obliger. Combien possédez-vous?

— Il ne me reste plus que sept cents francs.

— Cela suffit; je vous avancerai la différence.

— Oh! monsieur, vous êtes trop bon! Comment pourrai-je reconnaître?...

— C'est un prêt que je vous fais.

— Je vous rendrai cet argent, soyez-en certain!

— Ne perdons pas de temps. Je vais vous accompagner jusqu'à votre domicile; vous me remettrez les sept cents francs; j'irai aussitôt retenir la place. Je suis un bon client: recommandée par moi, je suis sûr que vous serez acceptée.

— Vous êtes ma providence!

Elle hâta le pas, suivie de son bienfaiteur.

Arrivée devant sa porte, elle s'arrêta.

— J'habite au cinquième, ce n'est pas luxueux chez moi; je n'ose pas vous recevoir.

— Je vous attends sur le trottoir, dit le vieillard.

Elle monta rapidement les escaliers, prit les sept cents francs, toute sa fortune, et elle les apporta au généreux inconnu.

— J'ai votre adresse, voici la mienne, dit le respectable vieillard en lui remettant sa carte.

Elle lut :

Comte de Saint-Martin

— A demain, mademoiselle.

— A demain et merci, dit-elle, les yeux brillants de reconnaissance.

Le vieillard ne revint pas.

C'était un escroc.

Eugène FOURRIER.

Histoires de canaris d'éboitons.

Vo sèdès prâo coumeint cein va quand on fâ boutséri:

Quand l'anglais est su lo trabetsset, lè vezins et lè vezenès sont quie avoué la marmaille po vouâiti lo tia-caion déchicotâ la bite, kâ, cein fâ adé plliés dè lo vâirè sabrà lè jambons, rontrè lè piotons, copâ lo mor, trantsi lè z'orolhiès et la quiuva, que tot cein vo fâ sonzi à la compôuta et âi truffès boulàtès qu'on derâi qu'on s'èin relètsè lè pottès.

Pu, quand lo boutsî a partadzî lo gaillâ pè lo maitein et que l'a aovâi coumeint n'a gardaroba, que l'âi a trè lè bouès po bailli à la fenna que fâ lè sâocessès et la pètblia à la marmaille que la sè trevoungnè po alla la goncliâ avoué on fètu, lè pareints pâovont adon sè reteri, coumeint desâi cè tia-caion dè Lozena, kâ tot lo resto dè la boutséri sè fâ pè l'hotô.

Quoquî dzo après lo bouvan, l'assesset